

## Parcours n°1 : autour de la question du héros

### 1) *La littérature médiévale*

1. La Chanson de Roland I, 110, 1412-1437 (+ document complémentaire : le registre épique dans le récit guerrier)
2. Le Roman de Tristan et Iseult, chapitre 2

### 2) *Renaissance*

3. Rabelais, Gargantua, chapitre 27, la bataille du clos

### 3) *Le Classicisme*

4. Mme de la Fayette, La Princesse de Clèves, portrait du Duc de Nemours
5. Corneille, Le Cid, I, 6

### 4) *Le siècle des Lumières*

6. Voltaire, Candide, chapitre 3
7. Choderlos de Laclos, Les Liaisons dangereuses, Lettre CXXV de Valmont

### 5) *Le Pré-Romantisme*

8. Chateaubriand, René

### 6) *Le Romantisme*

9. Hugo, Hernani, III, 4
10. Stendhal, La Chartreuse de Parme, chapitre III

### 7) *Réalisme et Naturalisme*

11. Balzac, La comédie Humaine, La Maison Nucingen
12. Flaubert, L'Education sentimentale, II, 6
13. Zola, Germinal, excipit

### 8) *La décadence*

14. Huysmans, A rebours

### 9) *La recherche de nouvelles formes d'expression*

15. Céline, Voyage au bout de la nuit
16. Sartre, Les Mains sales, septième tableau
17. Camus, L'Etranger, incipit

héros/ anti-héros dans la littérature italienne, quelques pistes : Ariosto, Orlando Furioso canto XXIII, Tasso, la presentazione di Goffredo, Gerusalemme liberata, L'inetto di Svevo (Zeno), l'esteta (Sperelli) e il superuomo di D'Annunzio, l'indifferente di Moravia (Michele)

## DOCUMENT COMPLEMENTAIRE

### L'utilisation du registre épique dans le récit guerrier : le héros dans la bataille

#### Texte 1

*L'Iliade d'Homère est le texte fondateur du genre de l'épopée : elle raconte la guerre de Troie, pendant laquelle s'affrontent Troyens et Achéens. Dans les rangs de ces derniers, Achille est sans aucun doute le plus redoutable des combattants ; le passage suivant le décrit en train de livrer bataille.*

Trôs, de ses mains, touche les genoux d'Achille ; il veut à tout prix le supplier. L'autre le frappe de son épée au foie. Le foie jaillit hors du corps ; un sang noir en découle, qui remplit son giron ; l'ombre couvre ses yeux, le souffle à jamais lui échappe. Achille va alors à Moulios et le frappe de sa lance à l'oreille ; la pointe de son bronze ressort aussitôt par l'autre oreille. C'est ensuite Echècle, le fils d'Agénor, qu'il frappe en pleine tête, de son épée à la bonne poignée. L'épée devient toute chaude de sang, et dans les yeux de l'homme entrent en maîtres la mort rouge et l'impérieux destin. [...]

Tel u prodigieux incendie fait rage à travers les vallées profondes d'une montagne desséchée ; la forêt profonde brûle, et le vent, qui la pousse en tous sens, fait tournoyer la flamme. Tel, en tous sens, bondit Achille, lance au poing, se ruant sur ses victimes. La terre noire est inondée de sang. [...] Sous le magnifique Achille, les chevaux aux sabots massifs écrasent à la fois morts et boucliers. Et l'essieu, sous la caisse, et la rampe, autour, sont tout souillés de sang ; il jaillit en éclaboussures et sous les sabots des chevaux et sous les jantes des roues. Le fils de Pélée brûle de conquérir la gloire, et une poussière sanglante souille ses mains redoutables.

Homère, Iliade, Chant XX, traduction de Paul Mazon, Les Belles Lettres.

#### Texte 2

*La Chanson de Roland appartient au genre des Chansons de gestes : long poème du XI<sup>e</sup> siècle, elle raconte le piège tendu au comte Roland, neveu de l'empereur Charlemagne, par le traître Ganelon. Roland et ses compagnons sont attaqués par les Sarrasins à la solde de Ganelon, à Roncevaux, dans les Pyrénées. La bataille fait rage. Olivier et Roland y trouveront la mort.*

Cependant la bataille est merveilleuse et pesante. Olivier<sup>1</sup> et Roland frappent vaillamment. L'archevêque<sup>2</sup> rend plus de mille coups, les douze pairs<sup>3</sup> ne se mettent pas en reste, et les Français frappent tous ensemble. Les païens<sup>4</sup> meurent par centaines et par milliers : qui ne s'enfuit n'a aucun secours contre la mort ; bon gré, mal gré, il y laisse sa vie. Les Français y perdent leurs meilleurs défenseurs, qui ne reverront point leurs pères ni leurs parents, ni Charlemagne, qui les attends aux défilés.

Mais en France, il y a une merveilleuse tourmente, tempête de tonnerre et de vent, pluie et grêle démesurément, la foudre tombe à coups serrés et répétés, et, en toute vérité, la terre tremble, de Saint-Michel-du-Péril jusqu'aux Saints, de Besançon jusqu'au port de Wissant<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Olivier = comte, ami de Roland.

<sup>2</sup> Archevêque = homme d'église d'un rang élevé, qui combat aux côtés de Roland et d'Olivier.

<sup>3</sup> Douze pairs = douze seigneurs d'égale noblesse

<sup>4</sup> païens = terme par lequel le narrateur désigne les Sarrasins musulmans.

<sup>5</sup> Saint-Michel-du-Péril, Saints, Besançon, Wissant = noms de lieux situés aux limites de l'empire, Mont-Saint-Michel à l'ouest, Sens à l'est, Besançon au sud, Wissant au nord (Pas-de-Calais).

Première L  
SEQUENCE 2 : L'« homme nouveau » de Rabelais

Pas une maison dont les murs ne crèvent ; en plein midi se produisent de grandes ténèbres. Point de clartés, sinon quand les éclairs fendent le ciel. Tous ceux qui voient ces choses s'épouvantent, et certains disent : « C'est la fin du monde, la consommation du siècle qui est maintenant venue ! ». Ils ne savent ni ne disent la vérité : c'est le grand deuil pour la mort de Roland !

La Chanson de Roland, tome I, laisse 110, vers 1412-1437, version adaptée en français moderne.

**Tableau de comparaison : retrouvez avec précision dans les deux textes les caractéristiques du registre épique**

<b>Visée</b>	<b>Procédés</b>	<b>dans l'<i>Illiade</i></b>	<b>dans <i>La Chanson de Roland</i></b>
<b>agrandissement</b>	- hyperboles - superlatifs - gradations		
	comparaisons et métaphores hyperb.		
<b>manichéisme</b>	antithèses		
	aspect monolithique des personnages		
<b>atmosphère de violence et de brutalité</b>	champs lexicaux de violence, du combat, de la blessure...		
<b>présence du merveilleux et du surnaturel</b>	champs lexicaux du surnaturel, de la religion		
	attributs merveilleux		
<b>registre de langue soutenu</b>	- emploi du vers - vocabulaire soutenu - phrases complexes		

## Le modèle héroïque dans l'Antiquité et au Moyen-Âge



« Gilgamesh domptant un taureau », déroulé du sceau-cylindre, , Syrie, XVIIe siècle av JC



« Achille traînant le corps d'Hector », déroulé du lécythe à figures noires, Athènes, vers 490 av. J.-C.



"La mort de Roland à Roncevaux", parchemin, David Aubert, 1462

## Le Roman de Tristan et Iseut, Chapitre II.

*Le Roman de Tristan et Iseut*<sup>1</sup> raconte les amours contrariées de Tristan, neveu du roi Marc, qui règne sur la Cornouailles, et de la belle Yseult, princesse irlandaise mariée à ce même roi Marc. Les faits narrés dans le passage ci-dessous se déroulent avant la rencontre des futurs amants. Le héros, Tristan, combat le terrible Morholt, qui demande une rançon monstrueuse à son oncle : trois cent jeunes gens et trois cents jeunes filles. Jaloux de l'influence du neveu sur l'oncle, les barons de Cornouailles incitent Tristan à affronter le Morholt. Ce dernier est, en outre, l'oncle d'Iseult la Blonde.

Au jour dit, Tristan se plaça sur une courteline<sup>2</sup> de cendal<sup>3</sup> vermeil, et se fit armer pour la haute aventure. Il revêtit le haubert<sup>4</sup> et le heaume<sup>5</sup> d'acier bruni. Les barons pleuraient de pitié sur le preux<sup>6</sup> et de honte sur eux-mêmes. « Ah ! Tristan, se disaient-ils, hardi baron, belle jeunesse, que n'ai-je, plutôt que toi, entrepris cette bataille ! Ma mort jetterait un moindre deuil sur cette terre !... » Les cloches sonnent, et tous, ceux de la baronnie et ceux de la gent menue, vieillards, enfants et femmes, pleurant et priant, escortent Tristan jusqu'au rivage. Ils espéraient encore, car l'espérance au cœur des hommes vit de chétive pâture.

Tristan monta seul dans une barque et cingla<sup>7</sup> vers l'île Saint-Samson. Mais le Morholt avait tendu à son mât une voile de riche pourpre, et le premier il aborda dans l'île. Il attachait sa barque au rivage, quand Tristan, touchant terre à son tour, repoussa du pied la sienne vers la mer.

« Vassal<sup>8</sup>, que fais-tu ? dit le Morholt, et pourquoi n'as-tu pas retenu comme moi ta barque par une amarre ?

- Vassal, à quoi bon ? répondit Tristan. L'un de nous reviendra seul vivant d'ici : une seule barque ne lui suffit-elle pas ? »

Et tous deux, s'excitant au combat par des paroles outrageuses, s'enfoncèrent dans l'île.

Nul ne vit l'âpre bataille ; mais, par trois fois, il sembla que la brise de mer portait au rivage un cri furieux. Alors, en signe de deuil, les femmes battaient leurs paumes en cœur, et les compagnons du Morholt, massés à l'écart devant leurs tentes, riaient. Enfin, vers l'heure de none<sup>9</sup>, on vit au loin se tendre la voile de pourpre ; la barque de l'Irlandais se détacha de l'île, et une clameur de détresse retentit : « Le Morholt ! Le Morholt ! » Mais, comme la barque grandissait, soudain, au sommet d'une vague, elle montra un chevalier qui se dressait à la proue ; chacun de ses poings tendait une épée brandie : c'était Tristan. Aussitôt vingt barques volèrent à sa rencontre et les jeunes hommes se jetaient à la nage. Le preux s'élança sur la grève et, tandis que les mères à genoux baisaient ses chausses de fer, il cria aux compagnons du Morholt :

« Seigneurs d'Irlande, le Morholt a bien combattu. Voyez : mon épée est ébréchée, un fragment de la lame est resté enfoncé dans son crâne. Emportez ce morceau d'acier, seigneurs : c'est le tribut de la Cornouailles ! »

Alors il monta vers Tintagel<sup>10</sup>. Sur son passage, les enfants délivrés agitaient à grands cris des branches vertes, et de riches courtines<sup>11</sup> se tendaient aux fenêtres. Mais quand, parmi les chants d'allégresse, aux bruits des cloches, des trompes et des buccines<sup>12</sup>, si retentissants qu'on n'eût pas ouï Dieu tonner, Tristan parvint au château, il s'affaissa entre les bras du roi Marc : et le sang ruisselait de ses blessures.

<sup>1</sup> Le manuscrit original (s'il a existé) du *Roman de Tristan et Iseut* s'est perdu. Il reste des fragments en octosyllabes de récits mis en forme au XII<sup>e</sup> siècle par Thomas et Béroul ; ces deux conteurs ont repris la légende à l'intention d'Aliénor d'Aquitaine et d'Henri Plantagenêt. Ils s'inspirent de la « matière de Bretagne », aux sources des aventures des chevaliers de la Table ronde, et de la civilisation courtoise.

<sup>2</sup> Couvre-lit.

<sup>3</sup> Etoffe de soie.

<sup>4</sup> Chemise de maille.

<sup>5</sup> Casque.

<sup>6</sup> Homme de valeur.

<sup>7</sup> Naviguer.

<sup>8</sup> Sujet.

<sup>9</sup> Midi.

<sup>10</sup> Demeure du roi Marc

<sup>11</sup> Tenture

<sup>12</sup> trompette

## Rabelais, *Gargantua* (1534)

### Extrait 3, chapitre 27 : la bataille du clos

Ce disant, il mit bas son grand habit et se saisit du bâton de la croix, qui était en coeur de cormier, long comme une lance, remplissant bien la main et quelque peu semé de fleurs de lys, presque toutes effacées. Il sortit ainsi, en beau sarrau, mit son froc en écharpe et, avec son bâton de croix, frappa si brutalement sur les ennemis qui vendangeaient à travers le clos, sans ordre, sans enseigne, sans trompette ni tambour : car les portedrapeau et les porte-enseigne avaient laissé leurs drapeaux et leurs enseignes le long des murs, les tambours avaient défoncé leurs caisses d'un côté pour les emplir de raisins, les trompettes étaient chargés de pampres, c'était la débandade ; il les cogna donc si roidement, sans crier gare, qu'il les culbutait comme porcs, en frappant à tort et à travers, comme les anciens s'escrimaient.

Aux uns, il écrabouillait la cervelle, à d'autres, il brisait bras et jambes, à d'autres, il démettait les vertèbres du cou, à d'autres, il disloquait les reins, effondrait le nez, pochait les yeux, fendait les mâchoires, enfonçait les dents dans la gueule, défonçait les omoplates, meurtrissait les jambes, déboitait les fémurs, débezillait les fauciles.

Si l'un d'eux cherchait à se cacher au plus épais des ceps, il lui froissait toute l'arête du dos et lui cassait les reins comme à un chien.

Si un autre cherchait son salut en fuyant, il lui faisait voler la tête en morceaux en le frappant à la suture occipito-pariétale.

Si un autre grimpeait à un arbre, croyant y être en sécurité, avec son bâton, il l'empalait par le fondement.

Si quelque ancienne connaissance lui criait : « Ah! Frère Jean, mon ami, Frère Jean, je me rends »

- Tu y es, disait-il, bien forcé, mais tu rendras du même coup ton âme à tous les diables ! »

Et sans attendre, il lui assenait une volée. Et si quelqu'un se trouvait suffisamment flambant de témérité pour vouloir lui résister en face, c'est alors qu'il montrait la force de ses muscles, car il lui transperçait la poitrine à travers le médiastin et le coeur. A d'autres, qu'il frappait au défaut des côtes, il retournait l'estomac et ils en mouraient sur-le-champ. A d'autres, il crevait si violemment le nombril, qu'il leur en faisait sortir les tripes. A d'autres, il perçait le boyau du cul entre les couilles. Croyez bien que c'était le plus horrible spectacle qu'on ait jamais vu.

## LE HEROS EN QUESTION

Lisez les quatre extraits suivants. Expliquez pour chaque texte à quelle catégorie de héros le personnage/protagoniste appartient ; héros positif héros négatif anti héros. ou héros collectif. Justifiez en citant le texte très précisément. Devoir sur 10 (8 + 2 points pour l'expression orthographe, syntaxe)

### EXTRAIT 1 Lettre CXXV Le Vicomte de Valmont à la Marquise de Merteuil

n°7

Paris, 29 octobre 17\*\*.

"La voilà donc vaincue, cette femme superbe qui avait osé croire qu'elle pourrait me résister! Oui, mon amie, elle est à moi, entièrement à moi; et depuis hier, elle n'a plus rien à m'accorder.

Je suis encore trop plein de mon bonheur, pour pouvoir l'apprécier: mais je m'étonne du charme inconnu que j'ai ressenti. Serait-il donc vrai que la vertu augmentât le prix d'une femme, jusques dans le moment même où elle cesse d'en avoir? Mais non, reléguons cette idée puérile avec les contes de bonnes femmes. Ne rencontre-t-on pas presque partout une résistance plus ou moins bien feinte au premier triomphe? et ai-je trouvé nulle part le charme dont je parle? ce n'est pourtant pas non plus celui de l'amour; car enfin, si j'ai eu quelquefois, auprès de cette femme étonnante, des moments de faiblesse qui ressemblaient à cette passion pusillanime, j'ai toujours su les vaincre et revenir à mes principes.

Laclos, *Les liaisons dangereuses*, 1782.

### EXTRAIT 2 n°13

Mais Etienne, quittant le chemin de Vandame, débouchait sur le pavé. A droite, il apercevait Montsou qui dévalait et se perdait. En face, il avait les décombres du Voreux, le trou maudit que trois pompes épuisaient sans relâche. Puis, c'étaient les autres fosses à l'horizon, la Victoire, Saint-Thomas, Feutry-Cantel; tandis que, vers le nord, les tours élevées des hauts fourneaux et les batteries des fours à coke fumaient dans l'air transparent du matin. S'il voulait ne pas manquer le train de huit heures, il devait se hâter, car il avait encore six kilomètres à faire. Et, sous ses pieds, les coups profonds, les coups obstinés des rivelines continuaient. Les camarades étaient tous là, il les entendait le suivre à chaque enjambée. N'était-ce pas la Maheude, sous cette pièce de betteraves, l'échine cassée, dont le souffle montait si rauque, accompagné par le ronflement du ventilateur? A gauche, à droite, plus loin, il croyait en reconnaître d'autres, sous les blés, les haies vives, les jeunes arbres. Maintenant, en plein ciel, le soleil d'avril rayonnait dans sa gloire, échauffant la terre qui enfantait. Du flanc nourricier jaillissait la vie, les bourgeons crevaient en feuilles vertes, les champs tressaillaient de la poussée des herbes. De toutes parts, des graines se gonflaient, s'allongeaient, gerçaient la plaine, travaillées d'un besoin de chaleur et de lumière. Un débordement de sève coulait avec des voix chuchotantes, le bruit des germes s'épandait en un grand baiser. Encore, encore, de plus en plus distinctement, comme s'ils se fussent rapprochés du sol, les camarades tapaient. Aux rayons enflammés de l'astre, par cette matinée de jeunesse, c'était de cette rumeur que la campagne était grosse. Des hommes poussaient, une armée noire, vengeresse, qui germait lentement dans les sillons, grandissant pour les récoltes du siècle futur, et dont la germination allait bientôt faire éclater la terre.

Zola, *Germinal*, Excerpt, 1883

### EXTRAIT 3 n°4

"...ce prince était un chef-d'oeuvre de la nature; ce qu'il avait de moins admirable, c'était d'être l'homme du monde le mieux fait et le plus beau. Ce qui le mettait au-dessus des autres était une valeur incomparable, et un agrément dans son esprit, dans son visage et dans ses actions, que l'on n'a jamais vu qu'à lui seul; il avait un enjouement qui plaisait également aux hommes et aux femmes, une adresse extraordinaire dans tous ses exercices, une manière de s'habiller qui était toujours suivie de tout le monde, sans pouvoir être imitée, et enfin un air dans toute sa personne qui faisait qu'on ne pouvait regarder que lui dans tous les lieux où il paraissait. Il n'y avait aucune dame dans la Cour dont la gloire n'eût été flattée de le voir attaché à elle; peu de celles à qui il s'était attaché se pouvaient vanter de lui avoir résisté, et même plusieurs à qui il n'avait point témoigné de passion n'avaient pas laissé d'en avoir pour lui. Il avait tant de douceur et tant de disposition à la galanterie qu'il ne pouvait refuser quelques soins à celles qui tâchaient de lui plaire: ainsi il avait plusieurs maîtresses, mais il était difficile de deviner celle qu'il aimait véritablement. » -

Portrait du duc de Nemours, Madame de Lafayette *La princesse de Clèves* 1678

### EXTRAIT 4 : n°15 bis

L'extrait suivant se situe peu avant la fin du roman. Celui-ci a relaté les années d'errance de Bardamu, en Afrique puis aux Etats-Unis, puis en tant que médecin dans la banlieue parisienne.

J'avais beau essayer de me perdre pour ne plus me retrouver devant ma vie, je la retrouvais partout simplement. Je revenais sur moi-même. Mon trimbalage à moi, il était fini. (...) Pour endurer davantage j'étais plus prêt non plus !... et cependant j'avais même pas été aussi loin que Robinson moi dans la vie !... J'avais pas réussi en définitive. J'en avais pas acquis moi une seule idée bien solide comme celle qu'il avait eue pour se faire déroutier. Plus grosse encore une idée que celle de ma tête, plus grosse que toute la peur qui était dedans, une belle idée, magnifique et bien commode pour mourir... Combien il m'en faudrait à moi pour que je m'en fasse ainsi une idée plus forte que tout le monde ? C'était impossible à dire ! C'était raté ! Les miennes d'idées elles vadrouillaient plutôt dans ma tête avec plein d'espace entre. C'étaient comme des petites bougies pas fières et clignoteuses à trembler toute la vie au milieu d'un abominable univers bien horrible.

Ça allait peut-être un peu mieux qu'il y a vingt ans, on pouvait pas dire que j'avais pas fait des début de progrès mais enfin c'était pas à envisager que je parvienne jamais moi, comme Robinson, à me remplir la tête avec une seule idée, mais alors une superbe pensée tout à fait plus forte que la mort et que j'en arrive rien qu'avec mon idée à en juter partout de plaisir, d'insouciance et de courage.

Louis Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit*, 1932

## Le Cid, 1637

Rodrigue est amoureux de Chimène, mais leur amour est contrarié par l'offense que le père de la jeune femme a faite à celui du jeune homme. Dès lors, Rodrigue est pris au piège : comment concilier une vengeance que l'honneur réclame et l'amour de sa belle ?

## ACTE I, SCÈNE 6

DON RODRIGUE.

1 Percé jusques<sup>1</sup> au fond du cœur  
D'une atteinte imprévue aussi bien que mortelle,  
Misérable vengeur d'une juste querelle  
Et malheureux objet d'une injuste rigueur,  
5 Je demeure immobile, et mon âme abattue  
Cède au coup qui me tue.  
Si près de voir mon feu récompensé,  
Ô Dieu, l'étrange peine !  
En cet affront mon père est l'offensé,  
0 Et l'offenseur le père de Chimène !

Que je sens de rudes combats !  
Contre mon propre honneur mon amour s'intéresse<sup>2</sup> :  
Il faut venger un père, et perdre une maîtresse :  
L'un m'anime le cœur, l'autre retient mon bras.  
5 Réduit au triste choix ou de trahir ma flamme  
Ou de vivre en infâme<sup>3</sup>,  
Des deux côtés mon mal est infini.  
Ô Dieu, l'étrange peine !  
Faut-il laisser un affront impuni ?  
20 Faut-il punir le père de Chimène ?

Père, maîtresse, honneur, amour,  
Noble et dure contrainte, aimable tyrannie,  
Tous mes plaisirs sont morts, ou ma gloire ternie.  
L'un me rend malheureux, l'autre indigne du jour.  
25 Cher et cruel espoir d'une âme généreuse,  
Mais ensemble amoureuse,  
Digne ennemi de mon plus grand bonheur,  
Fer qui causes ma peine,  
M'es-tu<sup>4</sup> donné pour venger mon honneur ?

30 Il vaut mieux courir au trépas<sup>5</sup>.  
Je dois à ma maîtresse aussi bien qu'à mon père :  
J'attire en me vengeant sa haine et sa colère,  
J'attire ses mépris en ne me vengeant pas.  
À mon plus doux espoir l'un me rend infidèle  
35 Et l'autre indigne d'elle.

Mon mal augmente à le voir guérir,  
Tout redouble ma peine.  
Allons, mon âme, et puisqu'il faut mourir,  
Mourons du moins sans offenser Chimène.

40 Mourir sans tirer ma raison<sup>6</sup> !  
Rechercher un trépas si mortel à ma gloire !  
Endurer que l'Espagne imputé à ma mémoire  
D'avoir mal soutenu l'honneur de ma maison !  
Respecter un amour dont mon âme égarée  
45 Voit la perte assurée !  
N'écoutons plus ce penser suborneur,  
Qui ne sert qu'à ma peine.  
Allons, mon bras, sauvons du moins l'honneur,  
Puisqu'après tout il faut perdre Chimène.

50 Oui, mon esprit s'était déçu<sup>7</sup>.  
Je dois tout à mon père avant qu'à ma maîtresse :  
Que je meure au combat ou meure de tristesse,  
Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçu.  
Je m'accuse déjà de trop de négligence :  
55 Courons à la vengeance,  
Et tout honteux d'avoir tant balancé,  
Ne soyons plus en peine,  
Puisqu'aujourd'hui mon père est l'offensé,  
Si l'offenseur est père de Chimène.

P. CORNEILLE, *Le Cid*, Acte I, scène 6, 1637.

1. Licence poétique qui permet de construire l'octosyllabe.

2. Prend parti.

3. Personnage méprisable.

4. Il s'adresse à son épée.

5. La mort.

6. Sans obtenir satisfaction.

7. Trompé.



Voltaire, Candide, 1759

Chapitre 3

COMMENT CANDIDE SE SAUVA D'ENTRE LES BULGARES, ET CE  
QU'IL DEVINT

Rien n'était si beau, si leste, si brillant, si bien ordonné que les deux armées. Les trompettes, les fifres, les hautbois, les tambours, les canons, formaient une harmonie telle qu'il n'y en eut jamais en enfer. Les canons renversèrent d'abord à peu près six mille hommes de chaque côté ; ensuite la mousqueterie ôta du meilleur des mondes environ neuf à dix mille coquins qui en infectaient la surface. La baïonnette fut aussi la raison suffisante de la mort de quelques milliers d'hommes. Le tout pouvait bien se monter à une trentaine de mille âmes. Candide, qui tremblait comme un philosophe, se cacha du mieux qu'il put pendant cette boucherie héroïque.

Enfin, tandis que les deux rois faisaient chanter des Te Deum chacun dans son camp, il prit le parti d'aller raisonner ailleurs des effets et des causes. Il passa par-dessus des tas de morts et de mourants, et gagna d'abord un village voisin ; il était en cendres : c'était un village abare que les Bulgares avaient brûlé, selon les lois du droit public. Ici des vieillards criblés de

coups regardaient mourir leurs femmes égorgées, qui tenaient leurs enfants leurs mamelles sanglantes ; là des filles éventrées après avoir assouvi les besoins naturels de quelques héros rendaient les derniers soupirs ; d'autres, à demi brûlées, criaient qu'on achevât de leur donner la mort. Des cervelles étaient répandues sur la terre à côté de bras et de jambes coupés.

Candide s'enfuit au plus vite dans un autre village : il appartenait à des Bulgares, et des héros abares l'avaient traité de même. Candide, toujours marchant sur des membres palpitants ou à travers des ruines, arriva enfin hors du théâtre de la guerre, portant quelques petites provisions dans son bis sac, et n'oubliant jamais Mlle Cunégonde.

Roman - Extrait de *René*, Chateaubriand

Mais comment exprimer cette foule de sensations fugitives, que j'éprouvais dans mes promenades ? Les sons que rendent les passions dans le vide d'un cœur solitaire ressemblent au murmure que les vents et les eaux font entendre dans le silence d'un désert ; on en jouit, mais on ne peut les peindre.

L'automne me surprit au milieu de ces incertitudes : j'entrai avec ravissement dans les bois des tempêtes. Tantôt j'aurais voulu être un de ces guerriers errant au milieu des vents, des nuages et des fantômes, tantôt j'enviais jusqu'au sort du pâtre que je voyais réchauffer ses mains à l'humble feu de broussailles qu'il avait allumé au coin d'un bois. J'écoutais ses chants mélancoliques, qui me rappelaient que dans tout pays le chant naturel de l'homme est triste, lors même qu'il exprime le bonheur. Notre cœur est un instrument incomplet, une lyre où il manque des cordes, et où nous sommes forcés de rendre les accents de la joie sur le ton consacré aux soupirs.

Le jour je m'égarais sur de grandes bruyères terminées par des forêts. Qu'il fallait peu de choses à ma rêverie ! une feuille séchée que le vent chassait devant moi, une cabane dont la fumée s'élevait dans la cime dépouillée des arbres, la mousse qui tremblait au souffle du nord sur le tronc d'un chêne, une roche écartée, un étang désert où le jonc flétri murmurait ! Le clocher solitaire, s'élevant au loin dans la vallée, a souvent attiré mes regards ; souvent j'ai suivi des yeux les oiseaux de passage qui volaient au-dessus de ma tête. Je me figurais les bords ignorés, les climats lointains où ils se rendent ; j'aurais voulu être sur leurs ailes. Un secret instinct me tourmentait ; je sentais que je n'étais moi-même qu'un voyageur, mais une voix du ciel semblait me dire : "Homme, la saison de ta migration n'est pas encore venue ; attends que le vent de la mort se lève, alors tu déploieras ton vol vers ces régions inconnues que ton cœur demande."

"Levez-vous vite, orages désirés, qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie !" Ainsi disant, je marchais à grands pas, le visage enflammé, le vent sifflant dans ma chevelure, ne sentant ni pluie ni frimas, enchanté, tourmenté, et comme possédé par le démon de mon cœur.

La nuit, lorsque l'aiglon ébranlait ma chaumière, que les pluies tombaient en torrent sur mon toit, qu'à travers ma fenêtre je voyais la lune sillonner les nuages amoncelés, comme un pâle vaisseau qui laboure les vagues, il me semblait que la vie redoublait au fond de mon cœur, que j'aurais la puissance de créer des mondes.

Ah ! si j'avais pu faire partager à une autre les transports que j'éprouvais ! O Dieu ! si tu m'avais donné une femme selon mes désirs ; si, comme à notre premier père, tu m'eusses amené par la main une Eve tirée de moi-même... Beauté céleste, je me serais prosterné devant toi ; puis, te prenant dans mes bras, j'aurais prié l'Éternel de te donner le reste de ma vie.

Hélas ! j'étais seul, seul sur la terre ! Une langueur secrète s'emparait de mon corps. Ce dégoût de la vie que j'avais ressenti dès mon enfance, revenait avec une force nouvelle. Bientôt mon cœur ne fournit plus d'aliment à ma pensée, et je ne m'apercevais de mon existence que par un profond sentiment d'ennui.

## V. Hugo, *Hernani* (1829), acte III, scène 4

HERNANI :

Monts d'Aragon, Galice, Estramadoure !  
 Oh ! Je porte malheur à tout ce qui m'entoure !  
 J'ai pris vos meilleurs fils ; pour mes droits, sans remords,  
 Je les ai fait combattre, et voilà qu'ils sont morts !  
 C'était les plus vaillants de la vaillante Espagne !  
 Ils sont morts ! ils sont tous tombés dans la montagne,  
 Tous sur le dos couché, en braves, devant Dieu,  
 Et si leurs yeux s'ouvraient, ils verraient le ciel bleu !  
 Voilà ce que je fais de tout ce qui m'épouse !  
 Est-ce une destinée à te rendre jalouse ?  
 Doña Sol, prends le duc, prends l'enfer, prends le roi !  
 C'est bien. Tout ce qui n'est pas moi vaut mieux que moi !  
 Je n'ai plus un ami qui de moi se souviene,  
 Tout me quitte ; il est temps qu'à la fin ton tour vienne,  
 Car je dois être seul. Fuis ma contagion.  
 Ne te fais pas d'aimer une religion !  
 Oh ! par pitié pour toi, fuis ! – Tu me crois peut-être,  
 Un homme comme sont tous les autres, un être  
 Intelligent, qui court droit au but qu'il rêva.  
 Détrompe-toi. Je suis une force qui va !  
 Agent aveugle et sourd de mystères funèbres !  
 Une âme de malheur faite avec des ténèbres !  
 Où vais-je ? je ne sais. Mais je me sens poussé  
 D'un souffle impétueux, d'un destin insensé.  
 Je descends, je descends et jamais ne m'arrête.  
 Si, parfois, haletant, j'ose tourner la tête,  
 Une voix me dit : Marche ! et l'abîme est profond,  
 Et de flamme ou de sang je le vois rouge au fond !  
 Cependant, à l'entour de ma course farouche,  
 Tous se brise, tout meurt. Malheur à qui me touche !  
 Oh ! fuis ! Détourne-toi de mon chemin fatal.  
 Hélas, sans le vouloir, je te ferais du mal !

Stendhal

*La Chartreuse de Parme* (1839)

chapitre III

[Première expérience du feu pour le jeune Fabrice Del Dongo qui, éperdu d'admiration pour Napoléon, se retrouve sur le champ de bataille de Waterloo.]

Nous avouerons que notre héros était fort peu héros en ce moment. Toutefois, la peur ne venait chez lui qu'en seconde ligne; il était surtout scandalisé de ce bruit qui lui faisait mal aux oreilles. L'escorte prit le galop; on traversait une grande pièce de terre labourée, située au-delà du canal, et ce champ était jonché de cadavres.

- Les habits rouges ! les habits rouges ! criaient avec joie les hussards de l'escorte, et d'abord Fabrice ne comprenait pas; enfin il remarqua qu'en effet presque tous les cadavres étaient vêtus de rouge. Une circonstance lui donna un frisson d'horreur; il remarqua que beaucoup de ces malheureux habits rouges vivaient encore; ils criaient évidemment pour demander du secours, et personne ne s'arrêtait pour leur en donner. Notre héros, fort humain, se donnait toutes les peines du monde pour que son cheval ne mît les pieds sur aucun habit rouge. L'escorte s'arrêta; Fabrice, qui ne faisait pas assez d'attention à son devoir de soldat, galopait toujours en regardant un malheureux blessé.

- Veux-tu bien t'arrêter, blanc-bec ! lui cria le maréchal des logis. Fabrice s'aperçut qu'il était à vingt pas sur la droite en avant des généraux, et précisément du côté où ils regardaient avec leurs lorgnettes.

Qui parle ? en **vert** : le jugement du narrateur (l'intrusion d'auteur). Le narrateur peut en effet juger son personnage, s'adresser au lecteur. Il se situe ainsi dans une situation d'énonciation. On parle de discours argumentatif. Notez ici l'ironie qui nous distancie du personnage.

Le discours rapporté : en **violet**, le discours direct. Pourquoi le verbe *crier* est-il toujours cité après ce discours direct ? En **rose**, le discours indirect libre.

A qui ? peu d'indices ici, mais le choix du **nous** dans le discours implique aussi le lecteur, appelant sa complicité.

De qui ? Attachons-nous à la caractérisation du personnage. Surlignés, quelques **verbes** traduisent sa perception éparpillée, attirée par des détails et ignorante des enjeux réels. C'est à travers lui que la bataille est décrite (on parle de focalisation interne) et la narration y gagne en confusion.

De quoi ? en rouge et en vert, l'action traduite par les temps verbaux. En **rouge**, la narration à l'imparfait (l'itératif), en **noir** au passé simple (le singulatif). Nous ne sommes plus dans une situation d'énonciation. On parle de récit. Il est notable ici que le passé simple vient brutalement rompre la longue rêverie du personnage, soulignant son inadaptation au moment.

Pourquoi ? question fondamentale qui vous invite au bilan. Vos réponses précédentes vous permettent de deviner l'intention du narrateur : voilà à quoi se réduit une bataille (épique, s'il en fut ! voyez Hugo sur le même sujet) vue "au ras du sol." Le propos de Stendhal est donc ironique et démythifiant.

## Honoré de Balzac, *La Maison Nucingen* (1838)

*La Maison Nucingen retrace en partie l'itinéraire du baron Nucingen, véritable « Napoléon de la finance » de La Comédie humaine. Pour le prodigue et toujours impécunieux Balzac, toute grande fortune s'édifie dans le secret et naît du crime. Le puissant financier rejoint cependant les sommets grâce à son énergie qui lui permet de ne pas sombrer dans les médiocrités de la société bourgeoise. L'action du passage suivant se situe dans un cabaret parisien où sont réunis quatre aventuriers blasés et médisants. L'un d'eux, Bixiou, devenu, selon le narrateur, un « misanthrope bouffon », relate, à l'intention de ses amis, la réussite de l'ambitieux Rastignac, amant de la femme du baron Nucingen, Delphine. Dans Le père Goriot, Rastignac, jeune provincial, arrive à Paris, lieu balzacien de tous les apprentissages. Il rencontre M. Goriot, le père de Delphine ; ce dernier se sacrifie pour ses filles ; il les adore mais leur ingratitude et leurs exigences mènent le vieillard à la mort. Édifié par cette expérience, Rastignac décide d'agir avec cynisme et opportunisme.*

Dès son début à Paris, Rastignac fut conduit à mépriser la société tout entière. Dès 1820, il pensait, comme le baron, qu'il n'y a que des apparences d'honnête homme, et il regardait le monde comme la réunion de toutes les corruptions, de toutes les friponneries. S'il admettait des exceptions, il condamnait la masse : il ne croyait à aucune vertu, mais à des circonstances où l'homme est vertueux.

5 Cette science fut l'affaire d'un moment ; elle fut acquise au sommet du Père-Lachaise <sup>1</sup>, le jour où il conduisait un pauvre honnête homme, le père de sa Delphine, mort la dupe de notre société, des sentiments les plus vrais et abandonné par ses filles et par ses gendres. Il résolut de jouer tout ce monde, et de s'y tenir en grand costume de vertu, de probité<sup>2</sup>, de belles manières. L'Egoïsme arma de pied en cape ce jeune noble. Quand le gars trouve Nucingen revêtu de la même armure, il l'estima

10 comme au Moyen-Age, dans un tournoi, un chevalier damasquiné <sup>3</sup> de la tête aux pieds, monté sur un barbe<sup>4</sup>, eût estimé son adversaire houzé<sup>5</sup>, monté comme lui. Mais il s'amollit pendant quelque temps dans les délices de Capoue. L'amitié d'une femme comme la baronne de Nucingen est de nature à faire abjurer <sup>6</sup> tout égoïsme. Après avoir été trompée une première fois dans ses affections en

15 rencontrant une mécanique de Birmingham <sup>7</sup>, comme était feu de Marsay <sup>8</sup>, Delphine dut éprouver, pour un homme jeune et plein des religions de province, un attachement sans bornes. Cette tendresse a réagi sur Rastignac. Quand Nucingen eut passé à l'ami de sa femme le harnais que tout exploitant met à son exploité, ce qui arriva précisément au moment où il méditait sa troisième liquidation, il lui confia sa position, en lui montrant comme une obligation de son intimité, comme une réparation, le rôle de compère à prendre et à jouer. Le baron jugea dangereux d'initier son collaborateur conjugal à son plan.

20 Rastignac crut à un malheur, et le baron lui laissa croire qu'il sauvait la boutique. Mais quand un écheveau a tant de fils, il s'y aient des nœuds. Rastignac trembla pour la fortune de Delphine : il stipula l'indépendance de la baronne, en exigeant une séparation de biens, en se jurant à lui-même de solder son compte avec elle en lui triplant sa fortune. Comme Eugène ne parlait pas de lui-même, Nucingen le supplia d'accepter, en cas de réussite complète, vingt-cinq actions de mille francs

25 chacune dans les mines de plomb argentifère, que Rastignac prit pour ne pas l'offenser ! Nucingen avait seriné Rastignac la veille de la soirée où notre ami disait à Malvina de se marier. A l'aspect des cent familles heureuses qui allaient et venaient dans Paris, tranquilles dans leur fortune, les Godefroid de Beaudenord, les d'Aldrigger, les d'Aiglemont, etc., il prit à Rastignac un frisson comme à un jeune général qui pour la première fois contemple une armée avant la bataille

<sup>1</sup> Cimetière parisien ; dans *La Comédie humaine*, on y enterre Goriot.

<sup>2</sup> Honnêteté.

<sup>3</sup> Qui porte des incrustations de métal.

<sup>4</sup> Cheval d'Afrique du Nord.

<sup>5</sup> Botté

<sup>6</sup> Renier

<sup>7</sup> De Marsay est le fils d'un Anglais et il agit comme une « mécanique » sans cœur.

<sup>8</sup> Premier amant de Delphine.

**Gustave Flaubert, *L'Education sentimentale*, partie II, chapitre 6., 1869.**

*L'Education sentimentale retrace l'histoire « morale » d'une génération, celle qui a vu la révolution de 1848. La narration entrelace les fils de deux intrigues, amoureuse et historique, pour mieux les dévaluer l'une et l'autre. Dans le texte suivant, le personnage principal, Frédéric Moreau, est désespéré parce que Mme Arnoux, son grand amour, n'est pas venue au rendez-vous fixé rue Tronchet. Il l'a attendue toute la journée, en vain. Pour se consoler, il va retrouver Rosanette, une femme de mœurs légères. Pendant ce temps, en ce 23 février 1848, le peuple français manifeste dans les rues de Paris. Le roi demande à son ministre, François Guizot, fort impopulaire, de démissionner. Les manifestants se rendent rue des Capucines pour se moquer de Guizot mais un coup de feu part et, sur un malentendu, une fusillade éclate : les soldats tirent sur la foule...La révolution de 1848 commence.*

-Mille pardons ! dit Frédéric, en lui saisissant la taille dans les deux mains.

- Comment ? Que fais-tu ? balbutia la Maréchale <sup>1</sup>, à la fois surprise et égayée par ces manières.

Il répondit :

-Je suis à la mode, je me réforme.

Elle se laissa renverser sur le divan, et continuait à rire sous ses baisers. Ils passèrent l'après-midi à regarder, de leur fenêtre, le peuple dans la rue. Puis il l'emmena dîner aux Trois-Frères-Provençaux.<sup>2</sup> Le repas fut long, délicat. Ils s'en revinrent à pied, faute de voiture.

A la nouvelle d'un changement de ministère, Paris avait changé. Tout le monde était en joie ; des promeneurs circulaient, et des lampions à chaque étage faisaient une clarté comme en plein jour. Les soldats regagnaient lentement leur caserne, harassés, l'air triste. On les saluait, en criant : « Vive la ligne <sup>3</sup> ! » Ils continuaient sans répondre. Dans la garde nationale<sup>4</sup>, au contraire, les officiers, rouges d'enthousiasme, brandissaient leur sabre en vociférant : « Vive la réforme ! » et ce mot-là, chaque fois, faisait rire les deux amants. Frédéric blaguait, était très gai.

Par la rue Duphot, ils atteignirent les boulevards. Des lanternes vénitiennes, suspendues aux maisons, formaient des guirlandes de feux. Un fourmillement confus s'agitait en dessous ; au milieu de cette ombre, par endroits, brillaient des blancheurs de baïonnettes. Un grand brouhaha s'élevait. La foule était trop compacte, le retour direct impossible ; et ils entraient dans la rue Caumartin, quand, tout à coup, éclata derrière eux un bruit, pareil au craquement d'une immense pièce de soie que l'on déchire. C'était la fusillade du boulevard des Capucines.

-Ah ! On casse quelques bourgeois, dit Frédéric tranquillement. Car il y a des situations où l'homme le moins cruel est si détaché des autres, qu'il verrait périr le genre humain sans un battement de cœur.

La Maréchale, cramponnée à son bras, claquait des dents. Elle se déclara incapable de faire vingt pas de plus. Alors, par un raffinement de haine, pour mieux outrager en son âme Mme Arnoux, il l'emmena jusqu'à l'hôtel de la rue Tronchet, dans le logement préparé pour l'autre.

Les fleurs n'étaient pas flétries. La guipure<sup>5</sup> s'étalait sur le lit. Il tira de l'armoire les petites pantoufles. Rosanette trouva ces prévenances fort délicates.

Vers une heure, elle fut réveillée par des roulements lointains ; et elle le vit qui sanglotait, la tête enfoncée dans l'oreiller.

-Qu'as-tu donc, cher amour ?

-C'est un excès de bonheur, dit Frédéric. Il y avait trop longtemps que je te désirais.

<sup>1</sup> La Maréchale : surnom de Rosanette

<sup>2</sup> Trois-Frères-Provençaux : restaurant de luxe.

<sup>3</sup> Ligne : armée régulière rangée en ligne.

<sup>4</sup> Garde nationale : favorable au peuple.

<sup>5</sup> Guipure : dentelle.

## J-K Huysmans, A Rebours, chapitre 1

Ainsi, par haine, par mépris de son enfance, il avait pendu au plafond de cette pièce une petite cage en fil d'argent où un grillon enfermé chantait comme dans les cendres des cheminées du château de Lourps ; quand il écoutait ce cri tant de fois entendu, toutes les soirées contraintes et muettes chez sa mère, tout l'abandon d'une jeunesse souffrante et refoulée, se bouscuaient devant lui, et alors, aux secousses de la femme qu'il caressait machinalement et dont les paroles ou le rire rompaient sa vision et le ramenaient brusquement dans la réalité, dans le boudoir, à terre, un tumulte se levait en son âme, un besoin de vengeance des tristesses endurées, une rage de salir par des turpitudes des souvenirs de famille, un désir furieux de panteler sur des coussins de chair, d'épuiser jusqu'à leurs dernières gouttes, les plus véhémentes et les plus âcres des folies charnelles.

D'autres fois encore, quand le spleen le pressait, quand par les temps pluvieux d'automne, l'aversion de la rue, du chez soi, du ciel en boue jaune, des nuages en macadam, l'assaillait, il se réfugiait dans ce réduit, agitait légèrement la cage et la regardait se répercuter à l'infini dans le jeu des glaces, jusqu'à ce que ses yeux grisés s'aperçussent que la cage ne bougeait point, mais que tout le boudoir vacillait et tournait, emplissant la maison d'une valse rose.

## Louis Ferdinand Céline, Voyage au bout de la nuit (1932)

*Avec Voyage au bout de la nuit, Céline dénonce les horreurs de la guerre, de la colonisation, de l'exploitation capitaliste. Adeptes du « parler vrai », il s'attaque aux représentations idéalisées des combats et aux idéologies. Le protagoniste du roman, Ferdinand Bardamu, incarne, en effet, un individu très ordinaire, qui séduit par une parade militaire, s'engage dans l'armée sur un coup de tête. Il se retrouve confronté aux dures réalités des combats qui se déchainent dans l'est de la France, durant la Première Guerre mondiale.*

Serais-je donc le seul lâche sur la terre ? pensais-je. Et avec quel effroi ! ...Perdu parmi deux millions de fous héroïques et déchainés et armés jusqu'aux cheveux ? Avec casques, sans casques, sans chevaux, sur motos, hurlants, en autos, sifflants, tirailleurs, comploteurs, volants, à genoux, creusant, se défilant, caracolant dans les sentiers, pétaradant, enfermés sur la terre comme dans un cabanon, pour y tout détruire, Allemagne, France et Continents, tout ce qui respire, détruire, plus enragés que les chiens, adorant leur rage (ce que les chiens ne font pas), cent, mille fois plus enragés que mille chiens et tellement plus vicieux ! Nous étions jolis ! Décidément, je le concevais, je m'étais embarqué dans une croisade apocalyptique.

On est puceau de l'Horreur comme on l'est de la volupté. Comment aurais-je pu me douter moi de cette horreur en quittant la place Clichy<sup>1</sup> ? Qui aurait pu prévoir, avant d'entrer vraiment dans la guerre, tout ce que contenait la sale âme héroïque et fainéante des hommes ? A présent, j'étais pris dans cette fuite en masse, vers le meurtre en commun, vers le feu... Ça venait des profondeurs et c'était arrivé.

Le colonel ne bronchait toujours pas, je le regardais recevoir, sur le talus, des petites lettres du général qu'il déchirait ensuite menu, les ayant lues sans hâte, entre les balles. Dans aucune d'elles, il n'y avait donc l'ordre d'arrêter net cette abomination ? On ne lui disait donc pas d'en haut qu'il y avait méprise ? Abominable erreur ? Maldonne ? Qu'on s'était trompé ? Que c'était des manœuvres pour rire qu'on avait voulu faire, et pas des assassinats ! Mais non ! « Continuez, colonel, vous êtes dans la bonne voie ! » Voilà sans doute ce que lui écrivait le général des Entrayes, de la division, notre chef à tous, dont il recevait une enveloppe chaque cinq minutes, par un agent de liaison, que la peur rendait chaque fois un peu plus vert et foireux. J'en aurais fait mon frère peureux de ce garçon là ! Mais on n'avait pas le temps de fraterniser non plus.

Donc pas d'erreur ? Ce qu'on faisait à se tirer dessus, comme ça, sans même se voir, n'était pas défendu ! Cela faisait partie des choses qu'on peut faire sans mériter une bonne engueulade. C'était même reconnu, encouragé sans doute par les gens sérieux, comme le tirage au sort, les fiançailles, la chasse à courre ! ... Rien à dire. Je venais de découvrir d'un coup la guerre tout entière. J'étais dépucelé. Faut être à peu près seul devant elle comme je l'étais à ce moment-là pour bien la voir la vache, en face et de profil. On venait d'allumer la guerre entre nous et ceux d'en face, et à présent ça brûlait ! Comme le courant entre les deux charbons, dans la lampe à arc. Et il n'était pas près de s'éteindre le charbon ! On y passerait tous, le colonel comme les autres, tout mariole qu'il semblerait être, et sa carne ne ferait pas plus de rôti que la mienne quand le courant d'en face lui passerait entre les deux épaules.

Il y a bien des façons d'être condamné à mort. Ah ! combien n'aurais-je pas donné à ce moment-là pour être en prison au lieu d'être ici, moi crétin ! Pour avoir, par exemple, quand c'était si facile, prévoyant, volé quelque chose, quelque part, quand il en était temps encore. On ne pense à rien ! De la prison, on en sort vivant, pas de la guerre. Tout le reste, c'est des mots.

Si seulement j'avais encore eu le temps, mais je ne l'avais plus ! Il n'y avait plus rien à voler !

<sup>1</sup> Place Clichy : Lieu à Paris, où Bardamu revient de façon périodique.





**TARDI/CELINE, *Voyage au bout de la nuit*, 1988.**

## J.-P. Sartre, *Les Mains sales* (1948), septième et dernier tableau

Hugo : C'est non. Je ne travaillerai pas avec vous.

Olga : Hugo, tu n'as donc pas compris ? Ils vont venir avec leurs revolvers...

Hugo : Je sais. Ils sont même en retard.

Olga : Tu ne vas pas te laisser tuer comme un chien. Tu ne vas pas accepter de mourir pour rien. Nous te ferons confiance, Hugo. Tu verras, tu seras pour de bon notre camarade, tu as fait tes preuves...

*Une auto. Bruit de moteur.*

Hugo : Les voilà.

Olga : Hugo, ce serait criminel ! Le Parti...

Hugo : Pas de grands mots, Olga ! Il y a eu trop de grands mots dans cette histoire et ils ont fait beaucoup de mal. (*L'auto passe.*) Ce n'est pas leur voiture. J'ai le temps de t'expliquer. Écoute : Je ne sais pas pourquoi j'ai tué Hoederer mais je sais pourquoi j'aurais dû le tuer : parce qu'il faisait de mauvaise politique, parce qu'il mentait à ses camarades et parce qu'il risquait de pourrir le parti, parce qu'il mentait à ses camarades et parce qu'il risquait de pourrir le Parti. Si j'avais eu le courage de tirer quand j'étais seul avec lui dans le bureau, il serait mort à cause de cela et je pourrais penser à moi sans honte. J'ai honte de moi parce que je l'ai tué... après<sup>12</sup>. Et vous, vous me demandez d'avoir encore plus honte et de décider que je l'ai tué pour rien<sup>13</sup>. Olga, ce que je pensais sur la politique d'Hoederer je continue à le penser. Quand j'étais en prison, je croyais que vous étiez d'accord avec moi et ça me soutenait ; je sais à présent que je suis seul de mon opinion mais je ne changerai pas d'avis.

*Bruit de moteur.*

Olga : Cette fois les voilà. Écoute, je ne peux pas... prends ce revolver, sors par la porte de ma chambre et tente ta chance.

<sup>12</sup> Hugo a surtout tué Hoederer par jalousie, lorsqu'il l'a surpris avec sa femme.

<sup>13</sup> Le Parti a changé d'opinion à propos d'Hoederer. Il n'est plus considéré comme un traître.

Hugo, *sans prendre le revolver* : Vous avez fait d'Hoederer un grand homme. Mais je l'ai aimé plus que vous ne l'aimerez jamais. Si je reniais mon acte, il deviendrait un cadavre anonyme, un déchet du Parti. (*L'auto s'arrête.*) Tué par hasard. Tué pour une femme.

Olga. : Va-t'en.

HUGO : Un type comme Hoederer ne meurt pas par hasard. Il meurt pour ses idées, pour sa politique ; il est responsable de sa mort. Si je revendique mon crime devant tous, si je réclame mon nom de Raskolnikoff<sup>14</sup> et si j'accepte de payer le prix qu'il faut, alors il aura eu la mort qui lui convient.

*On frappe à la porte.*

Olga : Hugo, je...

Hugo, *marchant vers la porte* : Je n'ai pas encore tué Hoederer, Olga. Pas encore. C'est à présent que je vais le tuer et moi avec.

*On frappe de nouveau.*

Olga, *criant* : Allez-vous-en ! Allez-vous-en!

*Hugo ouvre la porte d'un coup de pied.*

Hugo, *il crie* : Non récupérable.

*Rideau.*

---

<sup>14</sup> Nom de guerre choisi par Hugo, rappelant le héros criminel du roman *Crime et Châtiment* (1866) de Dostoïevski.

## Albert Camus, *L'Étranger* (1942) - incipit

Aujourd'hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas. J'ai reçu un télégramme de l'asile : « Mère décédée. Enterrement demain. Sentiments distingués. » Cela ne veut rien dire. C'était peut-être hier.

L'asile de vieillards est à Marengo, à quatre-vingts kilomètres d'Alger. Je prendrai l'autobus à 2 heures et j'arriverai dans l'après-midi. Ainsi, je pourrai veiller et je rentrerai demain soir. J'ai demandé deux jours de congé à mon patron et il ne pouvait pas me les refuser avec une excuse pareille. Mais il n'avait pas l'air content. Je lui ai même dit ; « Ce n'est pas de ma faute. » Il n'a pas répondu. J'ai pensé alors que je n'aurais pas dû lui dire cela. En somme, je n'avais pas à m'excuser. C'était plutôt à lui de me présenter ses condoléances. Mais il le fera sans doute après-demain, quand il me verra en deuil. Pour le moment, c'est un peu comme si maman n'était pas morte. Après l'enterrement, au contraire, ce sera une affaire classée et tout aura revêtu une allure plus officielle.

J'ai pris l'autobus à 2 heures. Il faisait très chaud. J'ai mangé au restaurant, chez Céleste, comme d'habitude. Ils avaient tous beaucoup de peine pour moi et Céleste m'a dit : « On n'a qu'une mère. » Quand je suis parti, ils m'ont accompagné à la porte. J'étais un peu étourdi parce qu'il a fallu que je monte chez Emmanuel pour lui emprunter une cravate noire et un brassard. Il a perdu son oncle, il y a quelques mois.

J'ai couru pour ne pas manquer le départ. Cette hâte, cette course, c'est à cause de tout cela sans doute, ajouté aux cahots, à l'odeur d'essence, à la réverbération de la route et du ciel, que je me suis assoupi. J'ai dormi pendant presque tout le trajet. Et quand je me suis réveillé, j'étais tassé contre un militaire qui m'a souri et qui m'a demandé si je venais de loin. J'ai dit « oui » pour n'avoir plus à parler.

L'asile est à deux kilomètres du village. J'ai fait le chemin à pied. J'ai voulu voir maman tout de suite. Mais le concierge m'a dit qu'il fallait que je rencontre le directeur. Comme il était occupé, j'ai attendu un peu. Pendant tout ce temps, le concierge a parlé et ensuite, j'ai vu le directeur : il m'a reçu dans son bureau. C'était un petit vieux, avec la Légion d'honneur. Il m'a regardé de ses yeux clairs. Puis il m'a serré la main qu'il a gardée si longtemps que je ne savais trop comment la retirer. Il a consulté un dossier et m'a dit : « Mme Meursault est entrée ici il y a trois ans. Vous étiez son seul soutien. » J'ai cru qu'il me reprochait quelque chose et j'ai commencé à lui expliquer. Mais il m'a interrompu : « Vous n'avez pas à vous justifier, mon cher enfant. J'ai lu le dossier de votre mère. Vous ne pouviez subvenir à ses besoins. Il lui fallait une garde. Vos salaires sont modestes. Et tout compte fait, elle était plus heureuse ici. » J'ai dit : « Oui, monsieur le directeur. » Il a ajouté : « Vous savez, elle avait des amis, des gens de son âge. Elle pouvait partager avec eux des intérêts qui sont d'un autre temps. Vous êtes jeune et elle devait s'ennuyer avec vous. »

C'était vrai. Quand elle était à la maison, maman passait son temps à me suivre des yeux en silence. Dans les premiers jours où elle était à l'asile, elle pleurait souvent. Mais c'était à cause de l'habitude. Au bout de quelques mois, elle aurait pleuré si on l'avait retirée de l'asile. Toujours à cause de l'habitude. C'est un peu pour cela que dans la dernière année je n'y suis presque plus allé. Et aussi parce que cela me prenait mon dimanche – sans compter l'effort pour aller à l'autobus, prendre des tickets et faire deux heures de route.



G.D. Friedrich : "le voyageur contemplant  
une mer de nuages"



J.-L. David : "Bonaparte franchissant  
le Grand-Saint-Bernard"

Hugo Pratt : "Certo Maltese"

